

## LA VILLE DOIT DESCENDRE DANS LA RUE...

Jean Bossu, architecte urbaniste

ont participé à ces études :

**Raymond Ribes, Jean-Paul Viguière, Nanir Heikal,  
Pierre Micheloni, architectes**

**Anne Bontron, Guy Durier, Pierre Pinon,  
Michèle Roblot, Jean-Pierre Yeni**

... Si Paris avait, à son heure, été conté, ç'aurait été, pour notre présent à nous, gens d'aujourd'hui, la promesse que le temps pouvait être vaincu par l'action vigilante des hommes, et mieux par celle des constructeurs, mieux encore par celle de tous ceux qui sont conscients que si quelque chose se passe dans leur époque, ils ne peuvent résister à la passion de l'exprimer.

Si Paris avait eu lieu par le « Plan Voisin » de 1925, la page d'une époque que l'on ne peut reprendre, aurait été tournée — la France qui est toujours en retard sait parfois être en avance. Malgré cela, Paris n'a pas eu lieu. Sa masse sociale est difficilement déplaçable, bien que la routine française soit pourtant un terrain excellent pour les élans d'humanisme.

Il est reconnu que les pays sous-développés, lorsqu'ils s'équipent, parviennent, d'un coup, à la pointe des exemples.

Paris, ville lente par excellence,

ne peut sans doute exécuter un franchissement brutal.

Voilà le drame d'un Paris qui n'a pas eu lieu, qui subit désormais les élans inconditionnés de la fureur de bâtir, devant cette poussée le plus souvent en coups de boulot au plus tendre ou au plus facile de son tissu urbain, qui est devenue peu à peu une économie de rendement, une fiscalité tout comme l'événement automobile, qui font, ensemble une bonne partie du socle de l'économie française.

L'une et l'autre sont aussi aveugles, lancées sur la route du profit et happées par une consommation qui n'a plus le temps de digérer et qui, par là, en a perdu le sens.

... Mais qui donc préside aux destinées de Paris et qui serait sans imagination ?

Paris doit comprendre qu'il faut enfin ouvrir les travaux de son siècle et fermer les mille et un chantiers qui provoquent un urbanisme d'entrave.

Les vrais événements ont toujours

été démontrés — les réalités sont brutales parce qu'elles sont des certitudes, l'objet qui échappe à cette mécanique est un groupement, ce n'est pas une ville.

Une ville est le lieu d'insertion de langages divers qui entraînent, par leur engagement, corporel et moral, la constitution d'un relief commun appelant d'autres langages.

Et les citoyens de cette ville apprennent à ciseler peu à peu, par addition, leur écriture.

Le style urbain qui en découlera sera leur folklore, c'est par là que les villes prennent leur titre.

On a reproché à Haussmann sa brutalité, elle nous sert encore, mais nous n'avons pas sû nous en servir.

Paris, qui doit davantage sa conservation par son retard et sa lenteur que par une savante intervention protectionniste, est aujourd'hui dans une expectative à deux directions.

— Ou bien la ville laisse entrer dans ses murs la « fureur de

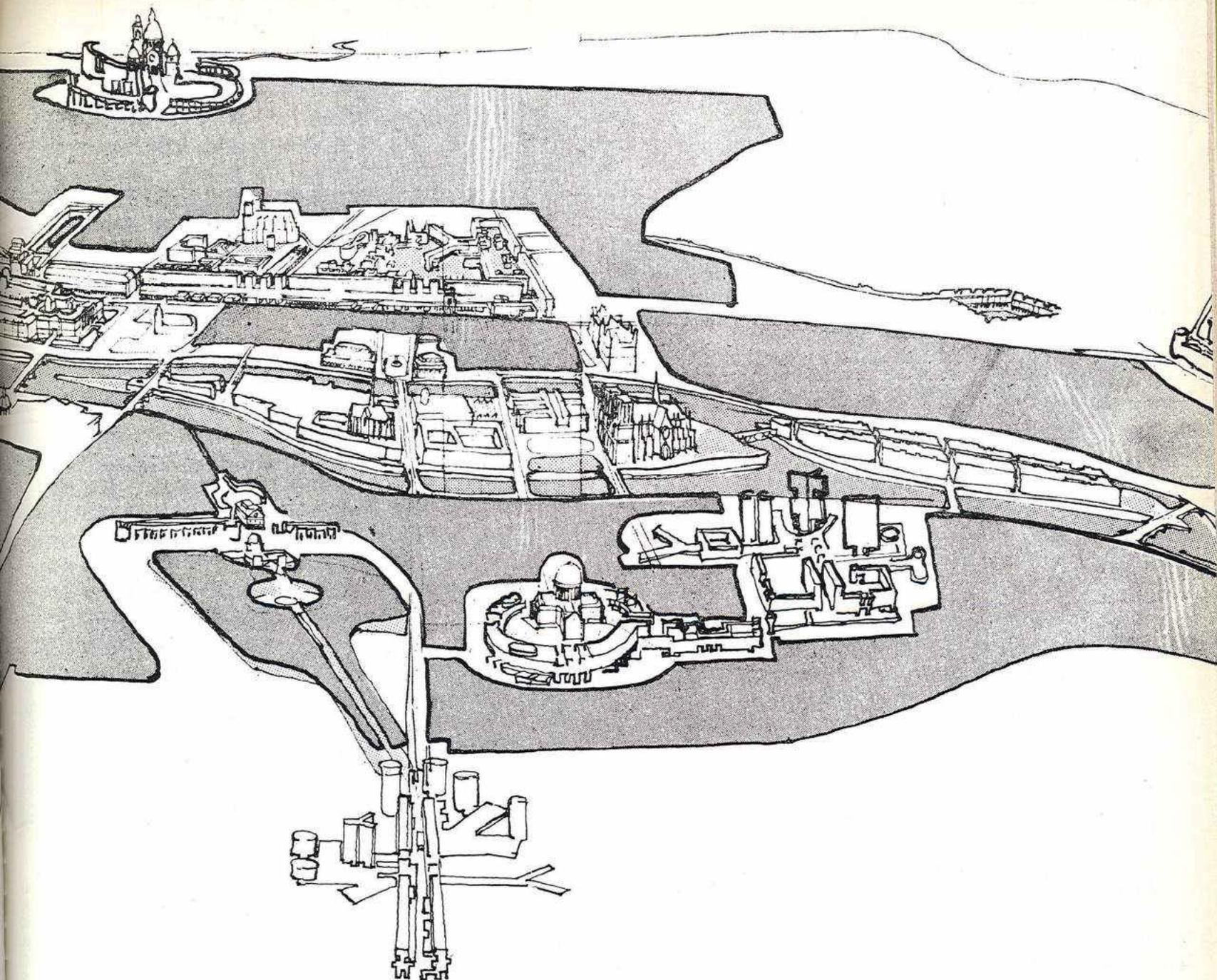
bâtir » qui était d'apanage de l'urbanisme américain et maintenant japonais.

La poussée démographique armée jusqu'aux dents par les produits de consommation bouscule impunément la conscience et la prévision et fait de l'urbanisme son explication.

— Ou bien Paris joue la carte de l'outrage et va mettre bas sur un proche parallèle.

Si ces deux faits existent, c'est qu'un état d'esprit y a précisé, utilisant les méthodes de l'incertitude. Les certitudes du XIX<sup>e</sup> siècle ont laissé, il est vrai, peu de place dans nos villes pour celles du XX<sup>e</sup>, mais ce qui est dommage c'est que nous sommes, gens d'aujourd'hui, responsables de ce siècle.

Voici la magnifique contradiction: nous voulons bien laisser entrer, dans nos murs, les emménageurs à condition que rien ne soit déplacé, comme si la fureur pouvait être dosée... nous l'avons finalement laissé entrer mais pour en



venir à bout, nous l'avons muselée dans une série d'interdits ou d'attentions. L'échelle du bâtisseur parisien est une série d'interdits qu'il ne peut jamais remonter. Paris n'aura pas sa crise de croissance car il n'a pas été conté.

Une ville c'est d'abord un acte de confiance, c'est ensuite l'aménagement de cet acte en paliers de coopération, ici seulement les actes de création s'ensuivent, elle peut alors un jour prétendre être un lieu d'échanges.

Il reste évident qu'une grande ville est toujours possesseur de hauts lieux, mais ceux-ci ne peuvent trouver leur développement dans le spatial urbain propre.

Les lignes de force et les points durs qui font sa musculature doivent s'affirmer et se multiplier dans le cas d'un développement continu de son tissu courant.

Ce sont ces lignes de force qui formulent et campent une ville. La partie géo-architecturale qui se joue sur Paris doit donner à cette cité son nouveau centre de gravité en la contraignant à développer sa

structure interne traitant la cohabitation architectonique, ainsi qu'à définir les armatures géographiques suburbaines à l'échelle d'un plan régional et dont le rôle doit être inscrit au plan national. C'est seulement par ce processus que les grandes villes, et notamment Paris, doivent atteindre leur critère de synthèse.

La France qui est toujours en retard, mais qui sait, souvent être en avance, se doit de forger des villes nouvelles qui soient des tests, où les techniques seraient nos fidèles traductrices, et refuser d'édifier des villes qui soient des machines à sous (nous savons trop que nos villes nouvelles sont bâties sur les C.O.S.). Ce ne sont pas des villes mais des « opérations » qui sont bien l'aveu de notre impuissance ou de notre conardise.

Nous avons tenté de traiter, ici, des cas majeurs qui « font », par leur présence « une ville » en donnant au quartier que chacun d'eux occupe une physionomie particulière qui devient, dans le temps, son caractère.

Ceci découle d'une architecture monumentaliste, nous ne l'ignorons pas, mais je dirai que si une construction isolée de grande échelle constitue un monument, comme l'église de notre quartier peut l'être, la distribution de monuments sur un cheminement continu peut désamorcer, dans un cadre urbain, l'idée de monument. Où les monuments-services publics-équipements sont centralisés dans un quartier et s'absorbent à tel point les uns les autres que l'édifice seul n'existe plus puisqu'il possède une suite, c'est ce qu'en urbanisme on appelle un centre-ville.

Nous ne pouvons énoncer ici les inconvénients de cette centralisation puisqu'il s'agit d'une ville qui s'est, comme la plupart, développée dans le temps, c'est-à-dire qu'elle a obligatoirement essayé ses équipements tant sociaux qu'industriels, au gré de la poussée de ses quartiers.

Nous sommes devant une avalanche de contradictions.

Plus importants sont, comme nous

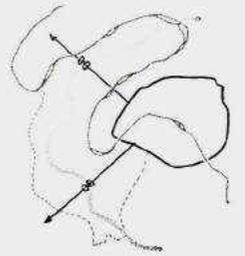
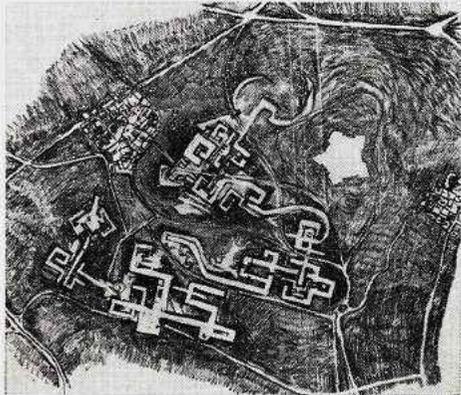
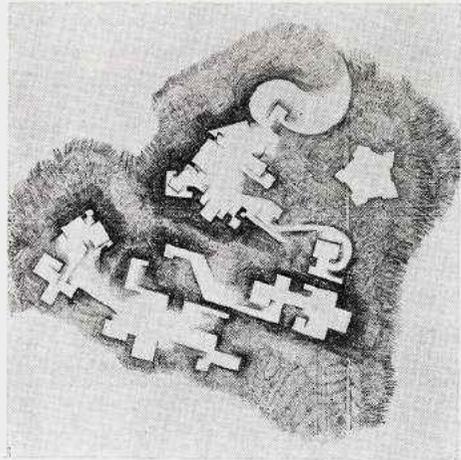
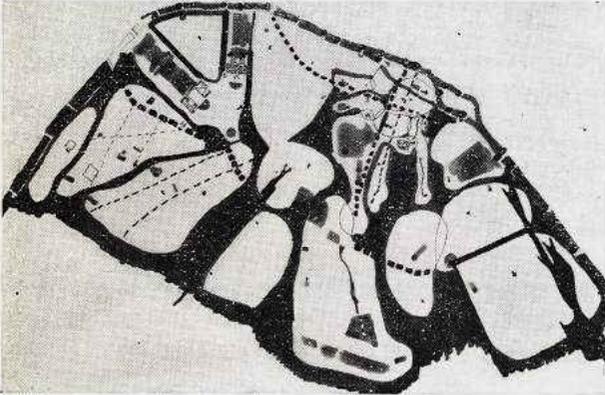
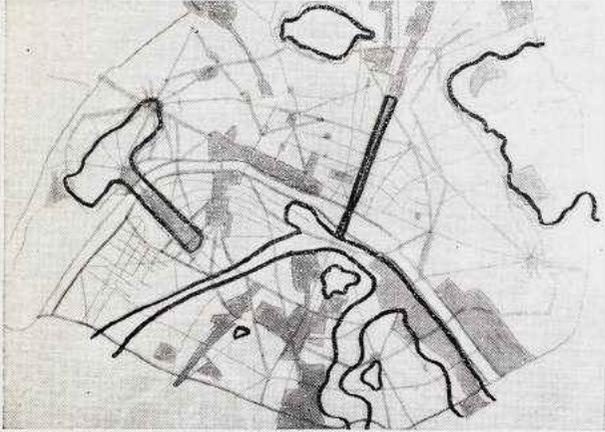
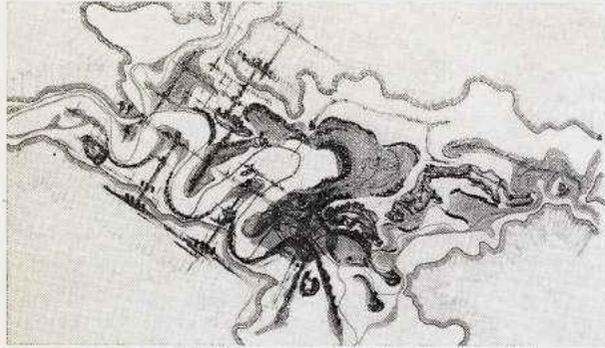
l'a dit Gérald Hanning, les sites, leur nature, leur position et leur échelle, c'est à partir de ceux-ci qu'une ville peut être édifée ou reconsidérée.

Ne nous a-t-il pas dit aussi que les événements modernes ne seraient qu'un « avatar » en regard des armatures géographiques de la région parisienne et que leurs implantations ne viendraient en rien modifier les principes essentiels d'une mise en valeur régionale.

J'ai tenté par les thèmes qui remontent le temps, le « réversible » en reconstruisant certaines phases de l'histoire avec une écriture moderne et en lâchant la bride aux engins de génie civil.

J'ai laissé faire, par curiosité, cette faune en la guidant mais en évitant toutefois qu'elle détruise pour saccager.

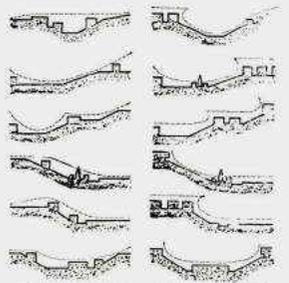
L'assiette foncière de Paris dont les empreintes fortes limitent son échelle et surtout ses dimensions me rappellent les villes anciennes dont les empreintes sont restées indélébiles dans un très court périmètre.



Route forcée du département des Hauts-de-Seine.



Plateau du Mont-Valérien.



Site occupé actuel. Site occupé hypothèse.

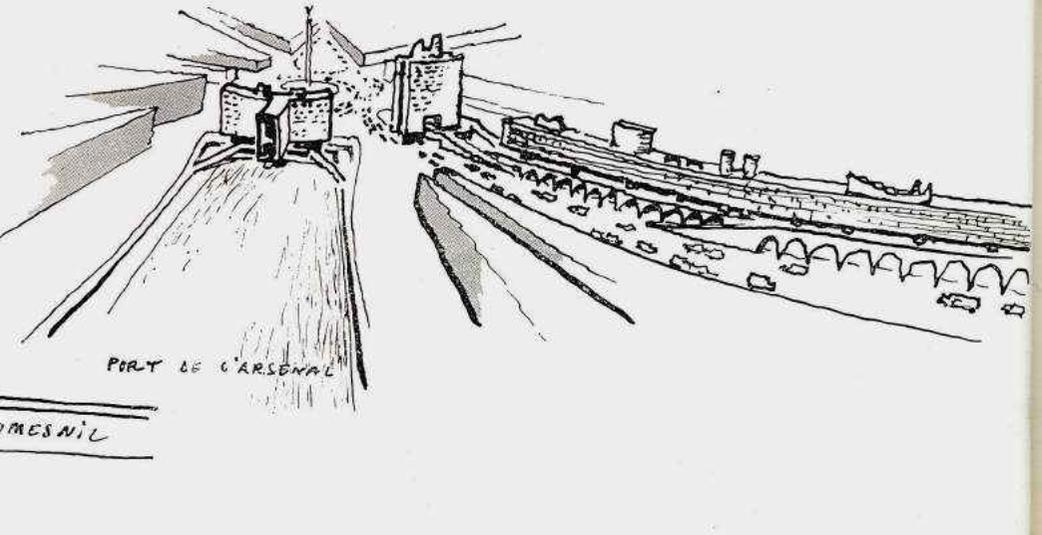
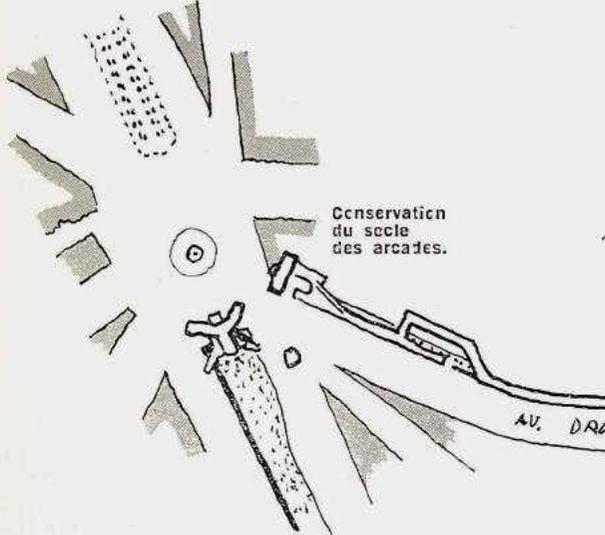
Nous essayons — par des études qui ne sont que des jalonnements ou des démarches isolées que l'on voudrait reliées par un fil continu à des obéissances majeures, afin d'endiguer au mieux le coup par coup sans aiguillés — de surmonter une réglementation de routine qui ne peut inspirer la nature des grands thèmes. C'est ce qui nous a fait, pour éviter une trop grande insularité, tendre la main vers des alentours saisissables qui deviennent des

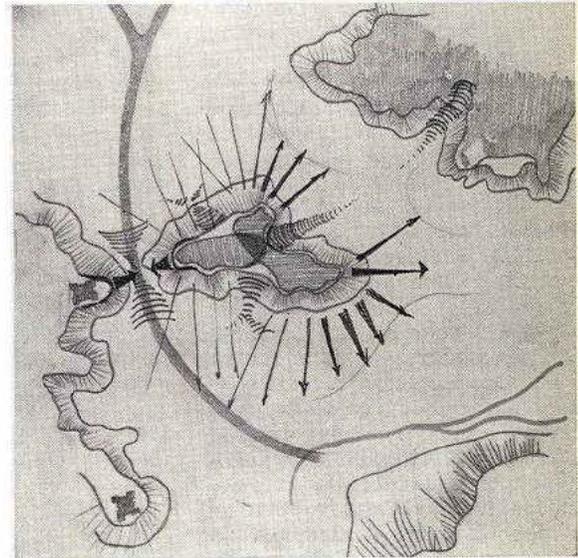
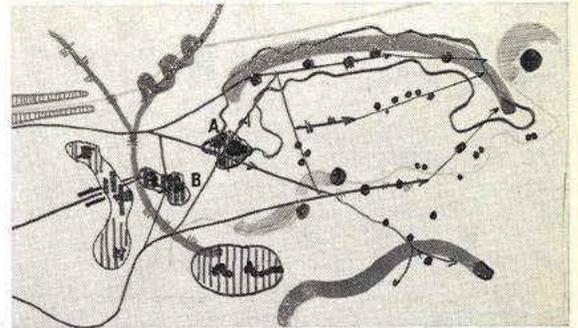
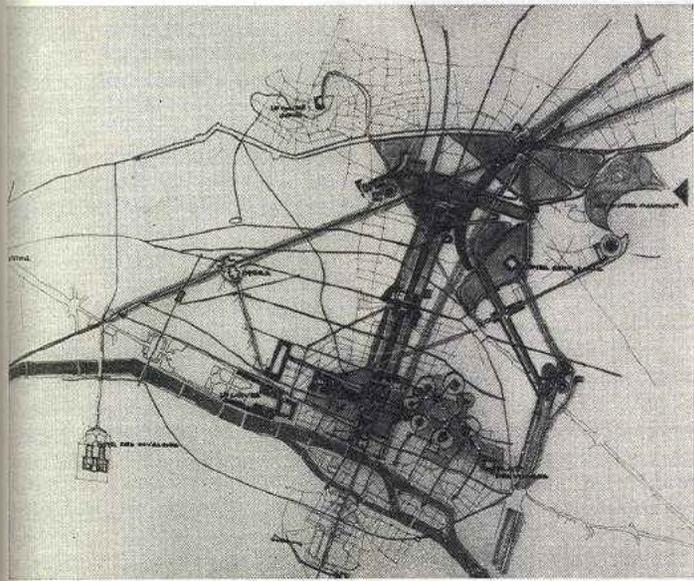
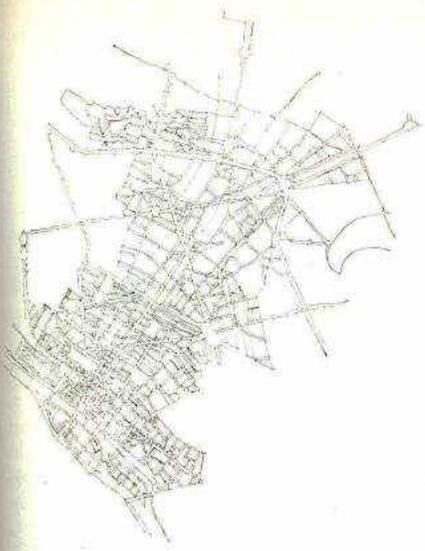
« témoins engagés ». Je m'explique : nous saisissons la place de la Bastille, pour faire de l'avenue Daumesnil et de ses arcades, en pas de géants, le bourgeois terminal d'une opération linéaire à grande échelle qui pourrait trouver son prolongement en s'appuyant à nouveau sur la gare de Lyon et les entrepôts de Bercy revus et corrigés. Morland est saisi pour donner un pivot à une restructuration qui ferait la joue aval du quai Hen-

ri-IV et aurait pour écho une présence dans le Jardin des Plantes sur la rive Cuvier. Cet ensemble serait le corps d'opérations en cheminement amorçant « l'irrigation » de la montagne Sainte-Geneviève et de Mouffetard. Nous avons osé aborder le territoire de l'inexistante rotule de la place Clemenceau que devraient faire, à leur point de rencontre, les Champs-Élysées et l'avenue Alexandre-III. Le contre-écran de

l'hôtel des Invalides devrait annoncer, après l'immense vide linéaire de l'esplanade, du pont et de l'avenue, la présence des Champs-Élysées et de Marigny. Nous ne méjugeons pas les époques qui sont à l'origine de ces tracés qui étaient des fins en soi et sont devenus, peu à peu, des moyens d'aller au-delà de leurs frontières. Par la nécessité, ils sont devenus les supports de nouveaux tracés, les piles de plus grandes enjambées.

PROPOSITION POUR LA BASTILLE





Ces tracés et ces édifices n'ont pas été conçus pour être les outils de fonctionnement du grand nombre qu'ils essaient en vain, par la poussée des événements, de devenir.

Nous mesurons mieux, ici, l'importance que peut représenter un Paris qui aurait dû avoir lieu et qui essaie de fonctionner dans un bâti destiné strictement à l'occupation.

Trois grands exutoires doivent être installés pour démanteler à

jamais le système radioconcentrique que l'encerclément, par le périphérique, confirme.

Ou bien Paris continue le développement de sa spirale dans des territoires de plus en plus lointains qui oblige à constituer des « parallèles » — descriptive non souhaitable — ou bien deux de ces trois exutoires s'appuient délibérément sur le périphérique pour sortir de l'orbite parisienne immédiate et se dégager ainsi de l'influence de l'encerclément.

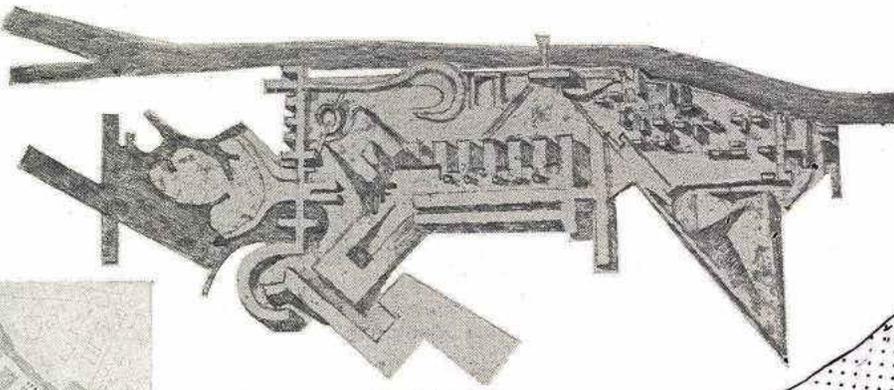
Ces deux flèches à haute densité et à long parcours arracheraient au périphérique — sur des tangentes Nord et Est — l'entière capacité transitaire provenant du Régional et qui encombre inutilement la banlieue.

La troisième flèche épaulerait la quatrième existante — la sortie ouest de la Défense — en musclant définitivement l'axe nord-sud de l'ancienne voie des Flandres à Compostelle qui est toujours un « hamac » relié par deux

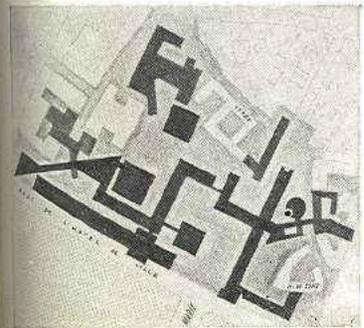
files à des sorties non irriguées sur le centre, occasion pour ce « Fémur » vertical de prendre au passage les futures activités des Halles.

Haussmann n'aurait pas hésité aujourd'hui à « tirer au canon » des voies franchissant la ceinture pour éviter des radiales qui finalement asphyxient le centre.

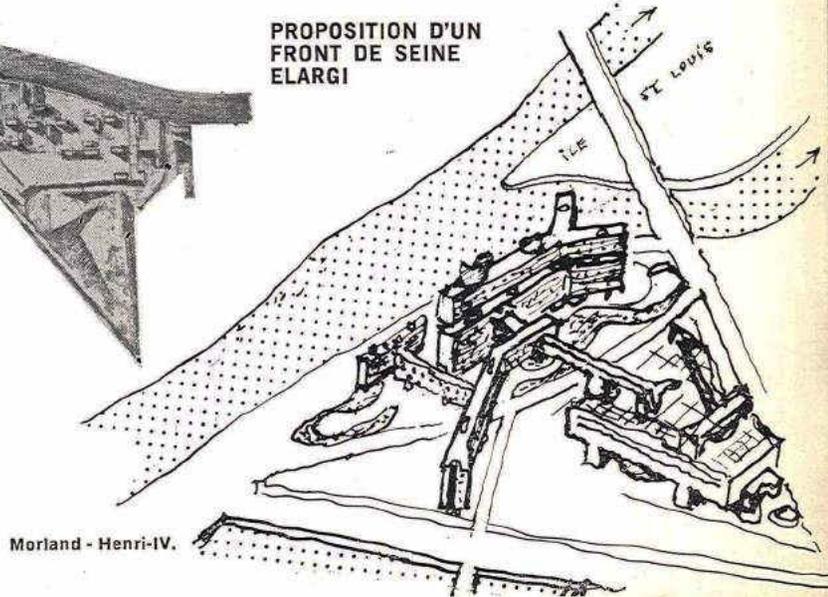
Il faut que l'ensemble de Paris intra-périphérique devienne à lui seul le « Centre ».



Front de Seine



PROPOSITION D'UN FRONT DE SEINE ELARGI



Morland - Henri-IV.